Document generated on 06/05/2025 12:02 a.m.

Études littéraires africaines

DIOP (David), *Rhétorique nègre au XVIIIe siècle : des récits de voyage à la littérature abolitionniste*. Paris : Classiques Garnier, coll. L'Europe des Lumières, 2018, 403 p. – ISBN 978-2-40606-291-2

Claire Parfait

Number 46, 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1062289ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1062289ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Parfait, C. (2018). Review of [DIOP (David), *Rhétorique nègre au XVIIIe siècle : des récits de voyage à la littérature abolitionniste.* Paris : Classiques Garnier, coll. L'Europe des Lumières, 2018, 403 p. – ISBN 978-2-40606-291-2]. *Études littéraires africaines*, (46), 191–195. https://doi.org/10.7202/1062289ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

histoire, leur destin, leur vie » (Pascale Obolo, p. 79) et donc aussi leur « narration » ou bien encore « des moyens de productions » (Amandine Gay, p. 46, 49).

Il s'agit d'accorder une légitimité à celles et ceux qui se situent « à la croisée » des cultures marquées par l'histoire postcoloniale. Or, cette multi-appartenance a le potentiel de « faire advenir un universel plus authentique, plus effectif » (Marine Bachelot Nguyen, p. 17, 18) en y inscrivant la pluralité des expériences et en dépassant les frontières qui séparent les marges des normes, non seulement raciales, mais aussi liées aux genres et aux classes : aussi, « décoloniser [...] c'est rôder un peu plus loin des centres, dans la périphérie, c'est déplacer la scène vers une autre lumière comme on tire discrètement la nappe du maître en quittant les lieux par une fenêtre cassée » (Olivier Marboeuf, p. 74).

Cette délocalisation se traduit à travers une réflexion à propos des lieux de représentation et des dispositifs scéniques, dont l'aspect frontal, « lié à une culture de la domination et à une conception élitiste de l'art » (Eva Doumbia, p. 33). Du point de vue esthétique, il s'agit d'abolir les distinctions entre les disciplines artistiques, car « cataloguer, c'est la forme politiquement correcte pour raciser » (Myriam Dao, p. 30). Aussi, les artistes de *DLA* puisent-ils tant dans les arts « populaires » (*street art*, cuisine, hip hop...) que dans les arts « savants » (musique classique, littérature, théâtre...) et produisent des « formes hybrides, expérimentales, polyglottes, en ouvrant les imaginaires » (Karima El Kharraze, p. 43) à la mesure d'un monde qui se créolise.

L'ouvrage dresse des constats mais a aussi le mérite de formuler des propositions résumées en conclusion (Françoise Vergès, p. 136-137). Il se lit comme un véritable manifeste, relativement accessible à un public « non-initié », et pose la question fondamentale du potentiel « émancipateur » (Leïla Cukierman, p. 94) des arts au sein d'une société où les minorités sont encore bien trop invisibilisées.

■ Marjolaine UNTER ECKER

DIOP (DAVID), *RHÉTORIQUE NÈGRE AU XVIIIE SIÈCLE : DES RÉCITS DE VOYAGE À LA LITTÉRATURE ABOLITIONNISTE*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, COLL. L'EUROPE DES LUMIÈRES, 2018, 403 P. – ISBN 978-2-40606-291-2.

David Diop est enseignant-chercheur à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. Il est également romancier (son roman *Frère d'âme* a obtenu le prix Goncourt des lycéens pour 2018). *Rhétorique nègre*

au XVIIIe siècle s'attache à décrypter le discours rapporté des Africains dans un corpus composé de récits de voyageurs européens en Afrique subsaharienne et de littérature abolitionniste, de la fin du 17e au début du 19e siècle. Le corpus est hétérogène, puisque ces ouvrages « n'obéissent pas aux mêmes règles d'écriture » (p. 19). Cependant, tous peuvent éclairer à leur manière les questions essentielles que pose David Diop : quels Africains ont droit à la parole, comment et pourquoi retranscrit-on leurs voix au cours du 18e siècle, comment leurs paroles sont-elles reçues ?

David Diop aborde ce corpus (essentiellement français, anglais et hollandais pour les récits, français et anglais pour la littérature abolitionniste), de manière plurielle, convoquant théorie linguistique (analyse du discours rapporté), littéraire (poids de l'art rhétorique de l'époque sur le récit de voyage et la littérature abolitionniste), analyse des représentations textuelles et, à un moindre degré, iconographiques. L'ensemble est abondamment documenté et s'appuie sur une riche grille théorique.

La première partie de l'ouvrage délimite un corpus de récits sélectionné en fonction d'une sorte de *hit-parade* des récits les plus cités à propos de l'Afrique subsaharienne dans les compilations de Boucher de la Richarderie, Prévost et La Harpe. « Les représentations européennes des Africains noirs sont généralement négatives au XVIIIe siècle », écrit Diop (p. 7), et c'est bien ce que démontre l'analyse de la retranscription des paroles des subalternes dans ces ouvrages. À la fin du 16e et au début du 17e siècle, les auteurs de récits de voyage convoquent peu les témoignages d'autochtones ; seul le voyageur européen est digne de crédit et la retranscription de la voix des Africains est rare, à quelques exceptions près, par exemple « lorsque la qualité nobiliaire de celui qui le formule le promeut au rang d'un Européen » (p. 79), ou encore lorsqu'il s'agit de démontrer que les observations du voyageur « sont beaucoup plus exactes que celles de ses concurrents ou devanciers » (p. 22). Le statut du témoignage se modifie au cours du 18e siècle, sous l'effet conjugué d'un sentiment abolitionniste croissant et de nouveaux critères de recevabilité tels qu'ils apparaissent dans la notice « Histoire » rédigée par Voltaire pour l'*Encyclopédie* de Diderot. Cependant, le discours reproduit du témoin africain est doublement contraint : d'abord parce qu'il sert fréquemment une cause, que ce soit l'apologie ou la critique de l'esclavage ; ensuite parce qu'il obéit aux normes de la prosopopée, héritées de l'Antiquité, et apprises par les auteurs de récits dans les manuels de rhétorique des 17e et 18e siècles.

La seconde partie propose une étude de cas de plusieurs récits compilés ou édités par le Père Labat – dont Diop rappelle qu'il n'a jamais mis les pieds en Afrique –, notamment *La Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale* (1728). David Diop examine tout d'abord les fonctions de l'utilisation de mots en wolof dans le récit : il s'agit en particulier de donner une couleur locale, d'accentuer l'impression de véridicité de la relation de voyage, et de fournir aux négociants français un certain nombre de clés qui leur seront utiles lorsque, comme l'espère Labat, ils s'intéresseront à cette zone d'Afrique d'un point de vue commercial. Chez Labat, la parole rapportée des rois africains – présentés tout au long du 18e siècle comme des despotes qui vendent leur peuple comme esclaves afin de s'enrichir – sert avant tout à exprimer l'allégeance aux Européens ou, par le biais de « bons mots », à souligner la supériorité des Européens. La retranscription au style indirect des paroles des témoins africains ne laisse pas de place aux voix singulières et potentiellement discordantes, tandis que la retranscription au style direct vient souvent souligner la crédulité des Africains « dont les discours ont pour fonction première, comme dans une prosopopée, de les exposer sans retenue, sans détours, de façon presque obscène, à révéler leur bêtise » (p. 177). Missionnaires et naturalistes constituent le dernier sujet d'étude de cette seconde partie, dans laquelle D. Diop examine notamment le *Voyage au Sénégal* (1757) du naturaliste Michel Adanson ; celui-ci fait une utilisation pionnière de mots wolof pour nommer les espèces végétales qu'il décrit dans son ouvrage ; sa retranscription de paroles de témoins africains laisse par ailleurs entrevoir une représentation du monde différente de celle des Français du 18e siècle. Cet aspect novateur est toutefois tempéré par Adanson lui-même qui, semblant douter de sa propre interprétation, s'appuie sur ses prédécesseurs, en particulier Labat, pour confirmer ses dires ; selon Diop, cette nouveauté n'aurait de toutes manières pas été perçue par le lecteur contemporain, prisonnier, comme Adanson lui-même, des représentations héritées du passé.

La troisième partie explore l'utilisation, par la littérature abolitionniste, de discours rapportés d'esclaves africains, fréquemment empruntés à la littérature de voyage, et se penche plus particulièrement sur les questions de réception, en s'interrogeant sur la manière dont les discours rapportés reflètent les attentes du public ; ainsi la thématique de « l'homme de la nature » inspirée par Rousseau (p. 230), ou l'image du « Noir chevaleresque » chez Raynal (p. 241). L'auteur démontre de manière convaincante que la littérature abolitionniste, qui prétend donner une voix aux esclaves, les

en dépossède également, par exemple en faisant s'exprimer les esclaves au style indirect dans un souci d'universalité et d'efficacité (Bernardin de Saint-Pierre), ou encore en sélectionnant les discours selon leurs qualités romanesques ou rhétoriques (Abbé Grégoire). Cette troisième partie qui aborde roman, poésie, théâtre, discours politique, iconographie, en offrant des micro-analyses, révèle clairement les emprunts de la littérature abolitionniste aux récits de voyage des Européens en Afrique. En revanche, elle convainc moins lorsqu'il s'agit d'examiner les récits d'esclaves en langue anglaise (Cuguano, Equiano), ou la poésie de Phillis Wheatley (dont le nom est mal orthographié à deux reprises p. 309). Manque, sur ces sujets qui ont fait l'objet d'une littérature très abondante en français et en anglais, l'apport des travaux d'un certain nombre de chercheurs (pour ne citer qu'un exemple en français, concernant Equiano et Wheatley : *Écritures d'esclaves* d'Arlette Frund, publié en 2007). De même, l'analyse du sceau de la Society for the Abolition of the Slave Trade (et pas « Anti-Trade Slavery Society » ainsi qu'on peut le lire p. 312) aurait été enrichie par la lecture de l'ouvrage de Marcus Wood, *Blind Memory : Visual Representations of Slavery in England and America 1780-1865*, 2000), qui propose une lecture très différente de cette célèbre image d'un esclave agenouillé qui fut utilisée par les mouvements abolitionnistes de part et d'autre de l'Atlantique.

Rhétorique nègre au XVIIIe siècle apporte une contribution éclairante à l'analyse de la représentation des Africains dans le corpus sélectionné, tout en dessinant en creux les représentations qu'avaient d'eux-mêmes les Français et les Européens (écrire l'Autre, c'est bien « se dire soi-même », p. 209). Plus largement, le volume interroge la construction des notions d'identité et d'altérité dans un corpus qui relie de manière convaincante les deux genres examinés, même si on peut regretter que la dernière partie prenne peu en compte les travaux des spécialistes des récits d'esclaves dans le monde anglophone. Autre regret : la question de la réception, fréquemment évoquée mais rarement incarnée dans des exemples précis d'expériences de lecture et de réactions de lecteurs individuels autres que les rédacteurs des divers ouvrages. Mais l'on sait qu'il s'agit là d'une tâche presque impossible : Pascal Ory rappelle à juste titre qu'en histoire culturelle la réception est le « point aveugle » de la recherche.

L'ouvrage intéressera à la fois les spécialistes de littérature et d'histoire et en particulier d'histoire culturelle puisque l'analyse des représentations est le fil conducteur de l'ouvrage. Au-delà du cas spécifique des Africains au 18e siècle, *Rhétorique nègre au XVIIIe siècle*

démontre brillamment l'intérêt de ce genre d'études pour mieux comprendre comment se construit l'image de l'Autre.

■ Claire PARFAIT

HIGGINSON (PIM), *SCORING RACE : JAZZ, FICTION AND FRANCOPHONE AFRICA*. SUFFOLK : JAMES CURREY, 2017, 247 P. – ISBN 978-1-84701-155-8.

La mode nègre qui s'empare de Paris dans années 1920 est perçue par Pim Higginson comme un moment de cristallisation de ce qu'il appelle la « partition raciale » (« *racial score* », p. 13). Il s'agit en effet, dans cet ouvrage dont le corpus balaye un long vingtième siècle, allant du *Nègre de Paris* de Philippe Soupault (1927) à *Tram 83* de Fiston Mwanza Mujila (2014), de définir les liens qui unissent la réception d'un savoir sur le jazz énoncé par des critiques, le plus souvent blancs, et la production de divers écrits qui rejouent ces représentations ou tentent de leur échapper. Le terme de « jazz », qui recouvre artificiellement une grande diversité de pratiques, est lui-même décrit comme un « trope » (p. 6) qui dissimule ou révèle, selon les occasions, une posture essentialiste.

Si l'opposition entre l'écriture du Blanc et l'oralité du Noir exposée dans les premiers chapitres n'est pas une nouveauté, l'auteur voit, dans la mise en avant du caractère improvisé du jazz, une manière de reprendre à nouveaux frais l'opposition hégélienne entre un maître devenu poète et un esclave musicien (p. 21). La démonstration est convaincante, mais elle emprunte des chemins largement balisés lorsque l'auteur s'attache à rechercher des traces de cette « partition » dans des romans français ou francophones de la première moitié du vingtième siècle. Le questionnement devient à la fois plus complexe et plus captivant lorsqu'il s'attache à la « blancheur abjecte » (« *abject whiteness* ») qui travaille, notamment, le héros de Tanguy Viel. Celui-ci, dans *Black Note* (1998), va jusqu'à se peindre le visage au cirage pour ressembler à son idole, John Coltrane (p. 85). Cette caricature met en avant la question essentielle de la racialisation du jazz, qui est au cœur de tout l'ouvrage. Pour les romanciers, surtout lorsqu'ils sont africains et francophones, toute utilisation du jazz dans la narration s'apparente à une négociation avec les stéréotypes de l'exotisme et de l'émotion « nègre », pour reprendre l'expression de Senghor.

En suivant une progression très largement chronologique, *Scoring Race* semble retracer l'histoire d'un progrès. Cependant, il est